

Mémoire des livres et mémoire des morts : ce que les listes de livres nous en disent.

Anne-Marie Turcan-Verkerk

La recherche, qui a été présentée pendant 2 ans à l'EPHE¹ mais n'a pas été autrement publiée, part de l'analyse lexicale, littéraire et historique des termes par lesquels les inventaires ont été désignés par leurs rédacteurs jusqu'aux premières années du XIII^e siècle (corpus d'environ 450 documents), avec mise en relation (autant que possible) avec la matérialité des documents.

Le vocabulaire des listes de livres a été peu ou pas étudié, et quand il l'a été, la confusion des époques et le manque d'attention pour des mots considérés comme banals et peu significatifs ont conduit à sous-évaluer leur sens². Or tous les termes utilisés dans le monde des *armarii* pour désigner les inventaires appartiennent au vocabulaire de la diplomatique, et peuvent désigner aussi des actes privés ; nombreux sont d'ailleurs les inventaires conservés au sein de cartulaires, ou reliés avec eux. Avec des nuances, les termes employés traduisent un souci d'abord patrimonial et mémoriel. Avant le XIII^e siècle, ce sont les mêmes hommes qui sont chargés du soin des livres et des autres documents écrits : la distinction récurrente et institutionnalisée dans nos disciplines entre archives et bibliothèques fait obstacle à la compréhension de la documentation. Cela se vérifie au niveau même des pratiques bibliothéconomiques : dénombrements, dénominations, procédés d'identification des livres... Une première histoire de la cotation des livres montre que les premiers essais, dans leur forme comme par les mots qui les désignent, dérivent directement des procédés d'identification des chartes, d'apparition bien plus ancienne.

Cette *memoria* des livres présente en même temps de forts caractères anthropomorphiques. Certaines catégories bibliothéconomiques, parfaitement connues depuis l'Antiquité, maîtrisables par les *armarii* et maîtrisées par nombre d'auteurs médiévaux, comme celle de *titulus*, n'ont pas été utilisées, au profit d'un vocabulaire qui faisait davantage référence à la mémoire des hommes, et il faudra d'autres facteurs (lesquels ?) pour qu'elles soient réintégrées dans les inventaires. L'expression *hec sunt nomina librorum* et ses variantes, extrêmement fréquentes (environ 10% du corpus), est elle aussi d'allure banale. Avec cette expression qui, de toutes, semble la plus insignifiante, et qui en réalité donne certainement la clé des inventaires anciens et de la collection qu'ils décrivent, nous parvenons, enfin, aux deux termes les plus problématiques de ce champ lexical, le *catalogus*, et la *bibliotheca*. *Nomina* et *catalogus* nous amènent au seuil du second volet de cette étude, les rapports entre la bibliothèque, son catalogue et la mémoire des défunts.

Si le sens antique de *bibliotheca* n'a cessé d'être connu pendant tout le Moyen Âge par les sources littéraires et encyclopédiques, en particulier grâce à Isidore, si les auteurs médiévaux ont utilisé régulièrement le terme dans cette acception, les

¹ *Annuaire de l'École Pratique des Hautes Études. Sciences historiques et philologiques*, 143, Paris, 2012, p. 134-142; 144, Paris, 2013, p. 102-107, textes repris ici.

² A. DEROLEZ, *Les catalogues de bibliothèques*, Turnhout, 1979 (*Typologie des sources du moyen âge occidental*, 31), p. 23-26.

documents issus de la plume des *armarii* l'ignorent presque totalement jusqu'à la fin du XI^e siècle. Dans le monde de la bibliothéconomie du haut Moyen Âge, la *bibliotheca* est exclusivement la Bible, collection de textes et corpus unifié par excellence. Le *bibliothecarius* quant à lui est essentiellement, à l'image de la fonction qui reparaît à Rome au IX^e siècle, un archiviste. Au cours du XII^e siècle (apparemment) commence à s'imposer, pour la Bible, le terme *biblia*. La concomitance du passage de *bibliotheca* à *biblia* pour désigner la Bible et du changement de sens de *bibliotheca* sous la plume des « professionnels » de la bibliothèque n'a jamais suscité, semble-t-il, de réflexion. Il faut s'interroger sur les modalités et les raisons de ce transfert de sens qui s'opère à la fin du XI^e siècle. Ce transfert est exactement contemporain d'un autre : *catalogus*, traditionnellement utilisé pour les listes de noms d'hommes ou plus généralement pour les listes normatives, telles les listes de vices et de vertus, ne devient relativement fréquent pour désigner les listes de livres qu'à partir de la fin du XI^e siècle. Pourquoi, et pourquoi ces deux transferts ont-ils été contemporains ?

Si le passage de *bibliotheca* à *biblia* peut éventuellement s'expliquer par des changements codicologiques (nombre de volumes occupés par la copie de la Bible plus restreint, voire réduit à un, Bible de plus en plus portable, de moins en moins liée à un lieu de conservation), la raison fondamentale n'est certainement pas là. On peut chercher une raison plus profonde dans les affinités, sensibles surtout à partir du XI^e siècle dans le monde clunisien, entre structuration de la mémoire des morts et structuration de la mémoire des livres : c'est ici que l'analyse du mot *catalogus* prend son sens. C'est dans le creuset clunisien que se structurent hiérarchiquement les *catalogi defunctorum*, comme en atteste le *Liber tramitis*, ainsi que plusieurs *libri viventium*, qui utilisent pour cela, surtout en domaine germanique, la forme mémorielle des arcades. Les listes de noms organisées dans un ordre hiérarchique descendant et éventuellement disposées dans des structures à arcades représentant l'*ecclesia* ou la Jérusalem céleste fournissent à certains catalogueurs, comme celui d'Arnstein ou celui de Prüfening, le cadre mémoriel permettant de transmettre la liste des livres, d'abord liste d'auteurs, à la postérité : elles font de l'inventaire des livres un véritable *liber viventium* des auteurs, un *catalogus librorum*. La hiérarchie des auteurs est pensée d'abord comme une hiérarchie de défunts dont on fait mémoire, ce qui explique bien des traits de la bibliothéconomie ancienne, qui met par exemple l'accent sur le *nomen* du livre en négligeant la catégorie du *titulus*, qui désigne volontiers le livre par le nom de l'auteur suivi d'un titre au génitif, qui fait des auteurs des fondateurs avant d'en faire des écrivains. Cluny, qui organise la mémoire des défunts, fusionne plus que tout autre dans la fonction de l'*armarius* le soin de l'écrit (archives et livres) et la *memoria* des défunts, comme l'ont montré les travaux de Jean-Loup Lemaitre, mais même en dehors de l'*ecclesia cluniacensis* les inventaires sont transmis plus souvent que l'on ne l'imagine dans un contexte nécrologique. Cluny organise aussi, au même moment, la bibliothèque, avec son grand catalogue structuré, monumental, et exposé en un lieu dédié au rangement des livres : cet espace consacré à la bibliothèque est mentionné dans les coutumes de Guillaume de Hirsau, qui emploie enfin le mot *bibliotheca* en expliquant qu'il désigne la même chose qu'*armarium* ; le grand catalogue de la bibliothèque, certainement à peu près contemporain, utilise un terme ecclésial et royal pour désigner ce même espace où l'on n'a le droit ni de lire, ni d'écrire, ni de parler : *aula*.

Qui dit hiérarchie dit ordre, mais qu'est-ce que l'ordre, et par quoi est-il fondé ? L'analyse d'*ordo* dans les inventaires de livres n'apporte pas de réponse, car le sens le plus courant est celui d'étagère ; dans le meilleur des cas, *ordo* désigne la succession physique sur les rayons, sans notion de classement, ou l'ensemble des livres entendu comme une catégorie d'objets. Ce qui fonde la hiérarchie des auteurs dans les inventaires médiévaux, c'est leur proximité, chronologique mais surtout qualitative, avec l'Écriture Sainte. Celle-ci est le point de départ et d'arrivée du processus de la connaissance. Origine de la connaissance, elle est en tête des catalogues, suivie immédiatement de ses interprètes, le choix du premier d'entre eux revêtant une signification particulière. À Augustin, Cluny préfère Grégoire à la fin du XI^e siècle, favorisant ainsi divers processus d'identification ; Cluny transmet la structure de son catalogue aux maisons clunisiennes et surtout néo-clunisiennes, transformant ainsi un choix spirituel et politique en progrès bibliothéconomique : l'ordre se traduit statiquement par la structure du catalogue, désormais exportable.

L'Écriture est aussi le point d'aboutissement du processus de formation, qui vise à rendre l'homme capable de contempler Dieu à travers la rumination de l'Écriture. Pour cela, l'homme doit se former selon un programme qui le mène de livre en livre (programme décrit par le livre I des *Institutiones* de Cassiodore), grâce à des outils (livre II des *Institutiones*). La formation est ainsi un *ordo* dans le sens que lui donne Augustin dans le *De ordine*, un ordre dynamique, que la plupart des catalogues médiévaux structurés expriment comme Cassiodore par la bipartition lettres divines / lettres profanes, et parfois en respectant la succession cassiodorienne des textes.

Cet *ordo* d'ascendance néo-platonicienne, qui fonde la bibliothèque et le catalogue qui la décrit, a été plusieurs fois représenté par la métaphore de la maison spirituelle, par exemple par Hugues de Saint-Victor (chez qui elle entretient des affinités avec l'idée de la construction historique), ou, de façon plus aboutie, par le catalogueur du XV^e siècle de la Chartreuse d'Erfurt ; les Pères sont les murs porteurs d'un édifice dont le faîte est la Bible : entrer et progresser dans la maison, c'est s'approcher de son sommet. Dans cette maison, on retrouve une structure mémorielle bien connue depuis l'Antiquité. Le lien est fondamental entre l'architecture de la mémoire collective — la bibliothèque — et la construction de soi à travers le cheminement de lecture en lecture. Voilà qui explique, sans doute, que les catalogues médiévaux cherchent à structurer les lettres divines mais ne se soucient jamais de structurer les lettres profanes : structurer les simples outils n'a pas de sens. La bibliothèque et son catalogue fixant la mémoire ordonnée des auteurs assurent la continuité permettant à chaque individu de cheminer à son tour vers la connaissance et d'ajouter parfois son nom — sa pièce — à la construction collective. La bibliothèque, communauté des vivants, mémoire des morts sans laquelle les vivants ne peuvent se construire.